

La Madone



LE vaste et somptueux atelier de Rubens, une des gloires de la Flandre, était, cet après-midi de juin, enveloppé d'une atmosphère sombre ; le bruissement des pinceaux sur la toile troublait seul le silence. C'est que la ride des heures inquiètes barrait le front du maître, un mouvement fébrile faisait trembler ses doigts. Brusquement, il posa sa palette, s'écarta de la toile, s'en rapprocha pour l'examiner longuement, puis, avec un geste d'impatience, s'en éloigna.

C'était pourtant une ravissante Madone que n'eût pas renié le Titien : l'ovale impeccable des contours, la délicate coloration des chairs, la pureté du regard décelaient le talent du maître, mais le pli un peu dédaigneux de la lèvre ne le contentait pas. Il avait travaillé tout le jour sans transmettre à la toile le rêve de son cerveau, et, fatigué par une tension d'esprit devenue angoissante, abandonnait momentanément la partie, sans soustraire son esprit à la pensée qui l'obsédait.

Il réclama sa fraise, son feutre et son épée, puis quitta silencieusement l'atelier, après avoir d'un geste amical de la main salué ses élèves.

A peine la riche portière en tapisserie fut-elle retombée sur lui qu'un mouvement se produisit : les bustes se redressèrent, les bras se détendirent, tandis que de joyeux propos se croisaient :

— Joardens, ton saint Jérôme tourne au vert ; demande donc à Téniers de te prêter un peu de rouge.

— Quellyn, mon ami, ton esprit est certainement embrumé par l'épais brouillard de la toile.

— Hé ! Van Dyck, sais-tu ce qu'avait le maître aujourd'hui ?

Le grand jeune homme blond auquel s'adressait la question s'était rapproché de la Madone.

— Il paraît mécontent de sa Vierge, dit-il ; elle est pourtant bien belle... Quelle suavité dans les yeux, que d'idéalité dans l'ensemble !

Absorbé, le regard pensif, il demeurait devant la Vierge, étudiant chaque touche, analysant les procédés, lorsqu'un choc violent le jeta de côté, tandis qu'un bras heurtait la toile. Un cri d'effroi sortit des lèvres de Van Dyck, la stupeur immobilisa tous les autres. Une large tache trouait la bouche fraîche de la Madone. Quellyn, l'auteur du délit, sanglotait.

— Que faire ? dit avec angoisse Téniers.

— Fuir et ne plus reparaître, dit une voix.

— Y penses-tu ? Ce serait une lâcheté qu'aucun de nous ne commettrait.

— Alors ?

— Messieurs, attendons le maître, proposa Van Dyck, et avouons-lui notre faute. Il ne pardonnera pas, nous serons tous chassés.

Ces visages, si joyeux tout à l'heure, exprimaient la plus parfaite consternation.

— Écoutez, dit Jordaens, il reste encore deux bonnes heures de jour, qu'un de nous se mette à l'ouvrage et répare le mal de son mieux.

Un nom jaillit de toutes les bouches :

— Van Dyck !

— Etes-vous fous ?... Moi, porter la main à une œuvre du maître ?...

— Toi seul en es capable ; refuseras-tu de nous sauver ?

Très pâle, Van Dyck prit la palette, saisit les pinceaux et se mit à l'ouvrage. D'abord timide, sa main se raffermir, ses joues se colorèrent, la flamme du génie jaillit de son regard. Isolé par la fièvre de l'art de tout ce qui l'entourait, il travaillait sans relâche, avec une vertigineuse sûreté. La bouche retrouva bientôt ses contours une poésie merveilleuse s'échappait des lèvres de la Madone. Un cri d'admiration salua l'achèvement de l'œuvre. Lorsque, le visage en sueur, Van Dyck déposa sa palette, toutes les mains se tendirent vers lui.

Le lendemain, un silence inaccoutumé accueillit l'arrivée du maître. Un peu surpris, Rubens s'arrêta sur le seuil pour jeter un regard bienveillant sur le groupe que formaient ses élèves. Il s'approcha de chacun d'eux, loua les uns, blâma les autres, donna à tous des conseils que sa valeur rendait inappréciables puis se dirigea à pas lents vers son chevalet. Après un geste de surprise, une stupeur parut sur son visage ; il se rapprocha vivement de la toile l'examina longuement, puis se retourna tout à coup, une émotion dans le regard.

— Messieurs, dit-il, il s'est passé une bien étrange chose : un génie s'est certainement, cette nuit, introduit dans mon atelier. Aucun de vous n'en a-t-il eu connaissance ?

Bien qu'ils fussent un peu rassurés par le ton du maître, la paleur ou la rougeur de leurs visages décelait une angoisse.

— Allons, Messieurs ?

Jordaens s'avança :

— Maître, dit-il, nous avons commis hier une grave faute, qui a eu pour conséquence un irréparable malheur. Redoutant votre juste colère, nous avons prié l'un de nous de réparer le mal et...

— Son nom ? interrompit vivement le maître. Son nom ? reprit-il, une émotion dans la voix.

Le groupe des élèves s'ouvrit, et Van Dyck, poussé par Téniers se trouva auprès du maître.

Pâle, défait, sa contenance implorait le pardon.

Rubens ouvrit les bras.

— Van Dyck, mon fils, embrasse-moi, tu as réalisé en quelques heures ce que mon expérience ne pouvait accomplir ; cette bouche est un chef-d'œuvre, ces lèvres proclament la gran-